RICARDO
MENÉNDEZ SALMÓN

Enfants dans le temps

traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

Jacqueline Chambon

La fin d'un couple à travers la mort de leur fils, le récit de l'enfance imaginée de Jésus et le voyage d'une femme vers une île sont les trois fragments d'une histoire qui conduit au même étonnement : le fait aussi merveilleux qu'énigmatique que toujours, d'une manière ou d'une autre, la vie s'ouvre un chemin.

Enfants dans le temps gravite autour de l'amour comme prodige et comme catastrophe, mais il interroge aussi le pouvoir de la littérature d'exorciser la douleur et de nous faire retrouver, non ce que nous avons perdu, mais nous-même ; au point de sauver notre dignité et notre sagesse quand toutes les lumières se sont éteintes.

Ricardo Menéndez Salmón nous offre ici un de ses livres les plus surprenants, une affirmation de la vie annoncée avec un souffle épique autant qu'intime, dans une forme qui cisèle les détails et dévoile une vérité profonde : l'art est la seule activité humaine qui nous enseigne que la vie est plus importante que l'art lui-même.

RICARDO MENÉNDEZ SALMÓN

Né à Gijón en 1971, Ricardo Menéndez Salmón, dont toute l'œuvre interroge les rapports de l'art et du mal, est l'un des écrivains les plus prometteurs de la nouvelle génération espagnole. Déjà publiés aux éditions Jacqueline Chambon : Le Correcteur *et* La Philosophie en hiver *(2011),* La lumière est plus ancienne que l'amour *(2012),* Médusa *(2013) et* Débâcle *(2015).*

DU MÊME AUTEUR

L'OFFENSE, Actes Sud, 2009.
LE CORRECTEUR, Jacqueline Chambon, 2011.
LA PHILOSOPHIE EN HIVER, Jacqueline Chambon, 2011.
LA LUMIÈRE EST PLUS ANCIENNE QUE L'AMOUR, Jacqueline Chambon, 2012.
MÉDUSA, Jacqueline Chambon, 2013.
DÉBÂCLE, Jacqueline Chambon, 2015.

Titre original :
Niños en el tiempo
© Editorial Seix Barral,
an imprint of Editorial Planeta, SA, Barcelone, 2014
© Ricardo Menéndez Salmón, 2014

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06237-8

Ricardo Menéndez Salmón

Enfants dans le temps

traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

Jacqueline Chambon

Pour mon fils Valerio.

LA BLESSURE

I

Et de même que l'instant de la conception, cette mystérieuse énergie par laquelle deux principes entrent en collision pour changer le cours du monde, avait été inaudible, et les deux acteurs, étrangers à ce qui naissait dans leurs corps, l'instant du malheur fut silencieux lui aussi.

Ce n'est que plus tard, en rentrant de l'aire de jeux, qu'ils découvrirent le sang qui trempait le pantalon de l'enfant. De cet enfant qui les regardait avec des yeux innocents, sans trace de douleur ni de surprise, ignorant que quelque chose venait de se briser en lui, fatalement, définitivement.

Alors, en remontant le long de ses jambes, avec moins de crainte que d'étonnement, ils suivirent le dessin de la tache, ce flux qui n'était pas rouge, comme le veut le lieu commun, mais noir et épais, comme l'a chanté le premier poète, jusqu'au trou, petit et tendre, par où leur fils aimé se vidait comme une tasse fendue.

Ils furent secoués d'effroi.

II

Quand il sut que son fils était condamné, Antares s'enferma dans le silence. Il le fit car il comprit que seule la parole crée la honte. Et il éprouva de la honte : honte de survivre à l'enfant, honte d'avoir envie de déféquer, honte de son besoin de sommeil.

Et donc il se tut.

Il se tut pendant soixante-douze heures, le temps qui s'écoula entre le moment où l'oncologue lui dit que son fils allait mourir et l'instant où l'enfant s'éteignit sans bruit ni colère, comme une bougie soufflée par un vent doux et charitable. Jamais depuis qu'enfant on l'avait opéré des amygdales il n'était resté si longtemps silencieux.

C'est peut-être pour cela que lorsque après la soixante-douzième heure il ouvrit la bouche pour parler, il ne sortit de sa gorge qu'une sorte de grognement, une plainte vaguement humaine, plus proche du son d'une scie qui mord le bois que du langage articulé.

Antares sut alors que même si on le désire très fort, on ne peut nommer l'innommable.

III

Les choses que les morts laissent derrière eux. Cette vie privée, immunisée contre la fatalité, des objets, des reliques, des biens. La stupide permanence d'un berceau, d'une peluche, d'un hochet. La matière inerte dont sont faits un pyjama de bébé, une tétine de biberon, la pile des couches, à jamais identique désormais.

Quand Antares rentra chez lui, quand il franchit le seuil de ce qui depuis des années était un endroit sûr, les correspondances changèrent, la carte se mit à tourner dans un vertige fou, une langue inconnue se glissa dans le lexique familier. Comment continuer à appeler chambre de l'enfant ce cénotaphe immonde ; comment continuer à voir dans la baignoire vide une promesse de jeux ; quelle discipline du sommeil et de la veille appliquer aux nuits soudain sans pleurs, sans faim ni compassion. La paternité est une province pédagogique ; être orphelin d'un enfant, c'est être à l'école de la désolation. L'élève, celui qui a appris par nécessité et par sens du devoir les obligations liées au statut de père, se transforme en sauvage à qui les

pronoms manquent, que les substantifs blessent, que les verbes esquivent. La maison, fiction d'un foyer stable, se transforme en jungle où menacent d'impitoyables animaux. On tourne son regard dans l'espoir de trouver un geste reconnaissable, mais on ne trouve qu'une absence blanche et absurde, l'insupportable bruit de fond d'un monde creux.

C'est pourquoi, lorsque l'enfant mourut, sa réalité se décomposa.

La clé est le possessif *sa*, car ce qu'il y a de plus douloureux dans l'expérience de la mort, c'est de constater quelque chose qu'on sait depuis toujours, mais qu'on n'accepte jamais avec résignation. Que le monde suit son cours, étranger à nos désirs et à nos souffrances ; que c'est précisément parce que le monde reste indemne devant chaque petite catastrophe que ce sont *mon* monde, *son* monde, *nos* mondes personnels et non négociables qui s'effondrent.

Cette première nuit. Comment l'oublier. Comment la dire.

Cette première nuit durant laquelle les chiens aboyaient dans la pénombre quelque chose de pareil à son désarroi, et dans la grande maison vide, où plus jamais ne brillerait le rire, Antares commença un autre genre de quête.

IV

Cette quête qu'il avait peut-être commencée impromptu en quittant l'hôpital, et en abandonnant dans la ruche de son architecture fonctionnelle le cadavre de l'enfant.

Les actes impossibles qu'il faut mener à bien : prendre congé de l'équipe médicale, emporter les vêtements que plus personne ne mettra, liquider les questions pratiques avec les responsables des pompes funèbres. Ce n'est pas une tâche à la mesure humaine. Ou peut-être que si. Il est humain, trop humain de devoir aller de l'avant quand tout annonce que la postérité, l'avenir, le lendemain sont des lances plantées dans le flanc de la sagesse.

Assis près de la fenêtre qui donnait sur le jardin pluvieux, tandis que le citronnier qu'il avait planté quand il avait su qu'il allait être père tremblait dans le vent, Antares pensa au trajet de retour chez lui, à lui-même et à sa femme, la mère désolée et chaste, aberration de la chair et de l'émotion, réunis dans leur voiture comme dans un coffre atomique imaginé pour faire

face à un désastre aux proportions universelles. Il se souvint qu'ils étaient restés là, sans bouger, pendant une longue, une insolite minute, à savourer leur nouvelle condition de parents orphelins de leur enfant, blessés par l'évidence que dans leur dos, à l'arrière de la voiture, il n'y avait plus personne, il n'y avait plus rien.

Et il se rappela aussi que lorsqu'il avait tourné la clé de contact le lecteur de CD s'était mis en marche et avait arraché au disque qui s'y trouvait une cascade de notes gaies, joviales, blessantes par leur caractère inapproprié, et un refrain ignoble, qui leur avait fait monter des larmes de rage et une fureur sourde et brutale, qui avait distillé dans leurs bouches non plus le goût de la cendre ou du sang, mais celui des affronts.

V

La chair incinérée. Le four et sa gueule verdâtre, comme un grand piège pris dans la mousse. Le mugissement du feu qui s'élève, le craquement des mâchoires de fer. Personne, jamais, ne les avait préparés à pareille image. À quoi servaient les livres lus, les paysages admirés, l'interprétation, la glose, la sagesse, l'aptitude à la critique et à l'analyse, le jugement éduqué et fin face à ce rite.

À rien. Tout cela ne servait à rien.

Et quand on leur avait montré l'urne, cet objet laqué, de bel aspect, où étaient censées reposer les cendres de leur fils, aucun des deux n'avait avancé les mains pour la saisir. Ils s'étaient regardés comme des étrangers, des voyageurs rejetés par la mer sur une côte abrupte, pleine de dangers, et durant un insupportable laps de temps ils étaient restés debout, anéantis, leurs vies en flammes, attendant que quelqu'un les arrache au sortilège de leur quiétude, pendant que l'employé des pompes funèbres, qui sentait la lotion après-rasage et portait un costume noir, comptait en silence jusqu'à vingt.

– Prenez-la, s'il vous plaît, avait finalement exigé la voix bien élevée mais ferme. Un jour elle vous fera du bien.

Et quoique Antares n'ait pas su si c'était l'expérience, l'impatience ou le plus intolérable des cynismes qui avaient parlé par cette bouche, il se souvient que c'est lui qui avait tendu les bras pour prendre la dimension de leur malheur.